

ET

## PORTUGAL

LA JOAILLERIE POPULAIRE. — UNE PAYSANNE PARÉE.  
LE SOULIER FÉMININ. — ÉTUDE RÉTROSPECTIVE ET CONTEMPORAINE.

Les paysannes portugaises se parent de bijoux nombreux et variés, dont les dames de la bourgeoisie et même celles du plus haut rang ont longtemps fait usage en certaines circonstances, ce qui donne à ces bijoux populaires un caractère national. Cette bijouterie dans laquelle l'art du lapidaire ne se montre qu'exceptionnellement, consiste surtout en une orfèvrerie d'or ou d'argent, généralement filigranée, et d'un genre plus ou moins oriental, mauresque. La nature de ces fabrications, dont Porto et Lisbonne ont conservé le monopole, est le résultat de la présence des Maures en Portugal pendant le moyen âge, et aussi du voisinage des côtes barbaresques; mais le luxe des paysannes est, en quelque sorte, issu du sol même du pays.

Les Romains connaissaient les richesses minérales de l'Hispania ou Ibérie; et l'or roulé en abondance par le Tage et le Douro, était célèbre chez eux, ainsi que l'argent des mines de la péninsule, avant même qu'ils n'eussent une connaissance exacte de ces contrées, c'est-à-dire avant l'époque de l'invasion romaine dans la seconde guerre punique. Strabon dit que, dès la plus haute antiquité, on mettait en œuvre sur place les pépites d'or recueillies dans l'eau du Tage et sur les sables de ses rives; l'industrie locale qui s'est maintenue remonte donc à ces lointaines origines, que le géographe arabe Edrisi, observant les orpailleurs d'Almada, vers l'embouchure du Tage, a confirmées, en reconnaissant combien leur profession devait être ancienne. Telle était encore l'abondance des paillettes métalliques roulées par le fleuve, vers le commencement du seizième siècle, que Marineo Siculo parle d'un sceptre et d'une couronne portés par D. Manoel, et provenant tous deux de l'or du Tage.

La connaissance du travail des métaux fut probablement apportée à cette extrémité de la vieille Europe par les Phéniciens, les Carthaginois. A leur défaut, elle l'aurait été par les Celtibériens.

La matière recueillie sur place, et ne prenant surtout de valeur que par le travail, il est facile de comprendre que les parures d'or ou d'argent se soient généralisées parmi la population, et qu'elles s'y soient maintenues en raison de traditions constantes. En l'absence des prescriptions somptuaires qui ont pu être édictées en Portugal comme dans toute l'Europe du moyen âge, et dont nous n'avons point connaissance, on peut douter que l'emploi des matières précieuses y ait été interdit aux classes populaires, comme on n'y manquait point tout autre part. Dans tous les cas, l'extrême richesse du Portugal du seizième siècle aurait facilement permis de revenir aux vieilles coutumes, et il n'était plus besoin de l'or du Tage aux époques où l'on rapportait les butins immenses recueillis dans l'extrême Orient, à Malacca, à Goa, etc.

C'est l'énormité de ces butins, aux nomenclatures fabuleuses, qui explique le nombre des artisans qui eurent à mettre en œuvre les métaux conquis aux Indes par Vasco de Gama et les héros qui lui ont succédé, en allant à leur tour arracher l'or des temples indous pour l'envoyer à leur patrie, agissant tous avec cette bravoure, tranquille et communicative au milieu des plus grands périls, qui fit dire un jour à Gama, alors que son navire était soulevé par un tremblement de terre sous-marin « *c'est la mer qui tremble devant nous* »; c'est, disons-nous, la quantité de l'or et de l'argent importés en Portugal à cette époque, qui explique comment dans le « Tableau des gens de métier, existant à Lisbonne de 1550 à 1551, et dont la liste figure dans le livre de Rodriguez de Oliveyra, le nombre des orfèvres est de quatre cent trente, c'est-à-dire autant de maîtrises de fabrication et de débit spéciales, parmi lesquelles on doit comprendre la joaillerie, mais non la lapidairerie, car les lapidaires, au nombre de trente-deux, sont comptés à part.



L'importance de ce chiffre de 430 orfèvres dans une seule ville ressort d'autant plus que l'on rapproche l'orfèvrerie des autres « *offices mécaniques* » comme les appelle de Oliveyra. En nous en tenant à ce qui concerne exclusivement les choses de l'habillement et de la parure, on comptait alors dans cette même Lisbonne 10 brodeurs, 133 passementiers, 159 tailleurs, 173 chaussiers, 15 bonnetiers vendant bonnets, 14 bonnetiers vendant capuchons, 119 fripiers, sans spécialisation, 24 fripiers tenant les pourpoints, 6 coiffeurs, 20 boutonniers, 206 chapeliers, etc. Dans cette curieuse statistique, ordonnée par l'archevêque, on voit encore que douze individus avaient pour unique office de chercher l'or sur le rivage. Huit femmes étaient occupées à parfumer les gants; douze autres à fabriquer uniquement des cosmétiques. Il y avait six maîtres d'atours, en regard de sept maîtres de grammaire; et on ne comptait que deux femmes ayant pour office d'enseigner la lecture aux jeunes filles; mais cette insuffisance était réparée par le fonctionnement de douze écrivains publics, sans cesse occupés à la rédaction des messages. Toute la vieille civilisation de Lisbonne est là, dit M. Ferdinand Denis, auquel nous empruntons ces renseignements.

La légèreté de l'orfèvrerie en diminue naturellement la valeur intrinsèque, et cette économie était nécessaire pour le populaire, habitué d'ailleurs et de longue date à la sincérité du métal. Les filigranes, et les reliefs en fins feuilletés, comme on les voit aux saillies des n<sup>os</sup> 3 et 11, particulièrement, où les boutons d'orfèvrerie affectent l'apparence de l'artichaut épanoui, ont été les expédients auxquels recoururent des négociants qui voulaient conserver leurs débouchés, en servant leur clientèle selon ses goûts, et en lui procurant une joaillerie brillante, de nature à lui paraître la plus belle du monde, les délicatesses et les adresses de métier égalant, au moins, aux yeux du vulgaire les productions artistiques dont la sobriété ou le cachet personnel font le mérite. Ce qui rend intéressante la joaillerie populaire des Portugais, c'est son caractère national, et c'est tout ce que nous ferons remarquer au sujet de cette bijouterie branlante, ajourée, délicatement filigranée, d'un orientalisme si prononcé sous les formes de ses croix et de ses médaillons en cœur, reliquaires de la fiancée et de la mère, dont la figure est si fréquente parmi les bijoux villageois de l'Europe, là même où la jeannette et le médaillon composent tout l'écrin de la paysanne, comme en Bretagne.

La réduction uniforme de ces bijoux est dans la proportion de huit pour quatorze environ. L'original du n<sup>o</sup> 7, par exemple, mesure en hauteur un peu plus de 13 cent. 1/2; notre réduction a 8 cent.

BIJOUX D'OR.

N<sup>os</sup> 11 et 19.

Pendant d'oreille et broche en pendeloque, composés de pièces articulées, d'un genre très typique, et le plus riche de cet écrin. Quelques pierres fines brillent parmi les filigranes de ces deux bijoux, appartenant à la même parure.

N<sup>o</sup> 1.

Fragment d'un collier pour la suspension des médaillons ou des pendeloques.

N<sup>o</sup> 2.

Broche, avec pendentifs mobiles; types d'une parure dont la boucle d'oreille et le bijou de suspension sont semblables, en variant de grandeur.

N<sup>os</sup> 5 et 15.

Médaillons en forme de cœur, avec leur anneau de suspension. Ils sont de dimensions variables, allant jusqu'à 15 et 20 cent. de longueur, et servent alors de médaillon ouvrant.

N<sup>o</sup> 6.

Pendant d'oreille, dont les trois croissants mobiles sont indépendants les uns des autres.

N<sup>os</sup> 7 et 24.

Grande croix à boutons très saillants, ornée de pendentifs mobiles, et pendant d'oreille, même parure.

N<sup>os</sup> 12 et 27.

Croix de suspension, dont l'une a la forme rayonnante ou *astrale*.

N<sup>os</sup> 17 et 20.

Pendants d'oreille, à pièces intérieures en pendeloques.

N<sup>o</sup> 25.

Broche, avec pendentifs à l'extérieur, et perles en poire mobiles dans l'ajouré de la pièce.

BIJOUX D'ARGENT.

N<sup>os</sup> 3, 3 *bis* et 4.

Collier de corsage, dont les boutons en forme d'artichaut vont en rapetissant. Le n<sup>o</sup> 3 *bis* en montre la saillie. Le n<sup>o</sup> 4 est le bracelet de la même parure, qui se complète par l'épingle de tête, se terminant par un de ces boutons, ainsi que le pendant d'oreille.

N<sup>o</sup> 8.

Pendeloque de collier, dont la suspension indique l'emploi du cordon de velours noir, ou celui de la chaîne en maillons du n<sup>o</sup> 10.

N<sup>os</sup> 9 et 10.

Pendeloque de la forme du cœur, mais régulière, suspendue au collier; le pendant d'oreille, du même caractère, appartient à cette parure.

N<sup>o</sup> 14.

Pendant d'oreille, à intérieur mobile.

N<sup>os</sup> 13 et 16.

Pendant d'oreille et broche, composant une parure.

N<sup>o</sup> 18.

Pendeloque de collier.

N<sup>os</sup> 21 et 26.

Pendeloque de collier et pendant d'oreille, même parure.





PORTUGAL

PORTUGAL

PORTUGAL

ET

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Spiegel et Nordmann lith.



La paysanne endimanchée que l'on voit ici parée de cette joaillerie branlante, comme pour répondre par son doux bruissement aux clochettes des animaux et aux sonnettes des troupeaux, a une physionomie des plus intéressantes. Cette agréable rustique est la Portugaise par excellence, dans un pays où les 706,000 habitants des villes se trouvent en regard d'une population rurale de 3,580,000 individus, et son type est celui de la paysanne de la partie sud du Portugal, formée des deux provinces de l'Alemtejo et de l'Algarve, la plus chaude et la plus sèche des quatre régions agricoles du pays. Cette villageoise appartient au district de Vianna, dont la ville principale est Bejà, le chef-lieu administratif, Porto. Cette figure est doublement intéressante, car elle est celle d'une femme dont l'industrie européenne est bien près de supprimer définitivement le type antique, le costume représenté étant généralement confectionné par la femme qui le porte.

Ces vieilles mœurs s'expliquent dans un pays où, malgré les richesses métalliques conquises au seizième siècle, le numéraire est encore relativement si rare parmi les populations rurales, que l'on voit, par exemple, la caisse d'épargne de la banque de Portugal recevoir des dépôts de cent reis (0,55 centimes), et que l'apogée du salaire de certaines ouvrières, comme les dentelières de Lagos, dont l'apprentissage commence quelquefois à quatre ans, et dont toutes les dentelles sont faites à la main sur le coussin à fuseaux, varie de 0,28 cent. à 0,56 cent. par jour; et encore les *rendeiros*, hommes ou femmes se livrant au commerce des dentelles, et pour lesquels ces ouvrières travaillent, paient le moins possible en numéraire, le plus souvent en comestibles ou en articles de vêtement.

A Vianna, à Horta dans l'île du Fayal, à Peniche, à Setubal et à Villa do Conde, c'est une industrie exclusivement réservée aux femmes que la fabrication des dentelles portugaises du genre *honiton*, imitation de guipure et de Chantilly, et qui sont ainsi toutes faites à la main sur le coussin à fuseaux.

Dans la province d'Algarve, c'est une industrie tout à fait domestique que celle des quatre cents métiers environ qui produisent la bure et les couvertures; et c'est encore avec le travail manuel d'une simplicité toute primitive que, dans la province d'Alemtejo, on tisse la laine, et que l'on y produit les couvertures, les étamines, les ceintures, les châles, les baiettes, le drap ordinaire, bleu et noir, dit *serguilha*, les draps, dits *saragoça*, les draps de couleur à raies et à carreaux; sans compter les tissus de coton filés, et ces tissus de soie, dont l'industrie est fort ancienne en Portugal, où souvent on mélange à la soie l'or et l'argent.

Les conditions de cette existence rustique ne sont nullement, d'ailleurs, celles de populations malheureuses, bien loin de là; et pour bien comprendre le caractère souriant de la villageoise de l'arrondissement de Vianna, il faut voir cette paysanne sous son ciel presque africain, sur sa terre où croît le palmier nain, le caroubier, l'olivier, le figuier, l'oranger, le riz, le millet à grappes, des blés de toutes les saisons, le *rijo*, ou blé d'hiver, le *ribeiro* ou blé de printemps, le blé *candial*, etc. Il faut voir, sur ce sol où l'on peut cultiver le bambou, les quarante variétés du maïs, avec ses grains jaunes ou blancs, et la récolte du seigle « gallicien » ainsi que celle des châtaignes, des oignons et des haricots depuis le blanc, le *vassoura*, jusqu'à ceux de toutes les couleurs, y compris le noir.

Sur ce sol particulier, dont les entrailles contiennent plus de marbres que de charbon minéral, la richesse se manifeste de toutes parts. Ce sont les grands troupeaux de bœufs que l'on rencontre dans les pâturages naturels qui abondent partout; c'est l'énorme population des *serranos*, du type *bordaleiro*, parmi lesquels les moutons noirs sont plus nombreux que les blancs; les chèvres à poil ras et à poil long, laitières de couleurs variées, de grande et de petite taille, et c'est, en aussi grand nombre, le peuple roux de ces porcs de l'Alemtejo, de l'Algarve et de toute l'Estramadure aux bords du Tage que, dans le district de Vianna, on nourrit avec les pépins de raisins, ainsi, du reste, que tous les animaux de basse-cour. C'est partout l'abondance, outre l'huile d'olive et le beurre salé que l'on trouve dans toute maison, on y rencontre aussi généralement quelques jambons de Melgaço, des poissons conservés dans l'huile de sardine. On consomme les fromages de chèvre et de brebis, on relève les mets les plus ordinaires avec le vinaigre de vin du Douro, mais la paysanne a toujours une réserve d'oignons et de fruits confits, abricots, pêches, reine-claude, poires, figues etc. Elle a toujours quelque marmelade à offrir, et cette bonne gourmandise, la citrouille sucrée. Enfin on retient pour la consommation sur place quelques-uns de ces vins rouges, dits *verts* dans le négoce, qui ont tant d'importance dans le pays viticole de l'arrondissement de Vianna, tels que le vin de Barbeita, celui du Campo da Agonia, etc., jusqu'au *clairnet* de Masudo, si agréable avec les noix.

C'est surtout dans les milieux où la culture de la vigne donne aux paysages leur tournure la plus caractéristique qu'il faut placer la jolie et souriante figure représentée, avec son costume aux couleurs pimpantes et sa joaillerie des jours de fête. Les vins désignés particulièrement sous le nom de « vins verts » sont fabriqués avec des raisins récoltés sur des *hautains* ou sur des treillages en forme de contre-espalier qui garnissent les champs destinés aux récoltes céréales, sarclées, fourragées. La vigne qui forme la clôture de ces champs



est principalement mariée à des châtaigniers et à des érables sur lesquels on taille chaque année ses sarments. Tel est le pays où l'on fabrique encore du vin d'orange, et qui, avec ses nombreux chevaux, ses mulets et ses ânes, bêtes de charge et bêtes de selle, justifie pleinement le surnom que les anciens, considérant le nombre exceptionnel de ses fleuves et de ses rivières, avaient donné à la Lusitanie, celui de la *Terre bienheureuse*.

Le *lenço* qui couvre la tête de cette paysanne, est un mouchoir de laine posé à plat, selon la coutume des femmes qui ont l'habitude de porter des fardeaux sur leur tête. La veste, indépendante de la jupe, est conçue dans ce même sens, pour l'indépendance du torse pendant la marche. Cette veste en drap rouge, est un corsage à épaulettes, qui se ferme sur le côté par des boutons en cuivre doré; la bordure en velours noir dessine le plastron, arrêté au bas par une garniture de dentelle noire. La chemise en toile blanche et apprêtée, est apparente aux manches, à la taille et à la partie supérieure de la poitrine; elle est pudiquement close partout et son col rond et plissé retombe sur les épaules. La partie rayée de la jupe est en mérinos, le bas, en large bordure, est du drap. Le tablier est un tapis de laine. Les bas blancs sont également en laine; enfin la sacoche en forme de gibecière portée à la ceinture paraît de la même nature que le soulier, dont le n° 28 donne un spécimen détaillé, c'est du cuir laqué, dont les ornements sont en broderie de soie. La chaussure avec son talon haut et son quartier de derrière largement évidé est presque une mule; sa semelle en bois et garnie sur les côtés par des clous en cuivre doré, lui conserve toutefois le caractère rustique.

On a observé depuis longtemps que les Portugaises mettent une singulière coquetterie en ce qui concerne leur chaussure; on lit dans les *Silhouettes portugaises*, publiées dans la *Réforme* en 1843, que depuis quelques années le nombre des cordonniers pour femmes s'était si étrangement répandu à Lisbonne, que non seulement les importations de l'étranger y étaient devenues superflues, mais que la ville fournissait assez de cordonnerie pour en fournir une partie du Portugal. Le nombre relativement important des chaussures exposées au Champ de Mars, dans la section portugaise, justifie ces assertions, et les villageoises ont suivi sous ce rapport le goût des citadines; leur soulier est un élément important de leur parure. A la joaillerie, portée avec une certaine liberté capricieuse par cette paysanne, se joint un collier de perles de corail. Le mouchoir sert au maintien, et d'ailleurs dans le costume habillé, il n'y a peut-être point de poche pour lui et il gonflerait disgracieusement la sacoche.

*Tous ces spécimens de joaillerie proviennent des fabriques de Porto, et ont figuré à l'exposition internationale de 1878, dans la section portugaise.*

*Le soulier est au musée du Trocadéro.*

*La paysanne est la reproduction d'une photographie obligeamment offerte par M. Carlos Relvas, de Gollega, et complétée par la coloration du costume de la villageoise des environs de Vianna, qui figurait également dans la section portugaise en 1878.*

*Voir, pour le texte : Le Catalogue spécial de la section portugaise à l'exposition universelle de Paris, en 1878, dont la remarquable introduction est de M. le baron de Wildik, et le Portugal, par M. Ferdinand Denis, dans l'Univers pittoresque.*

